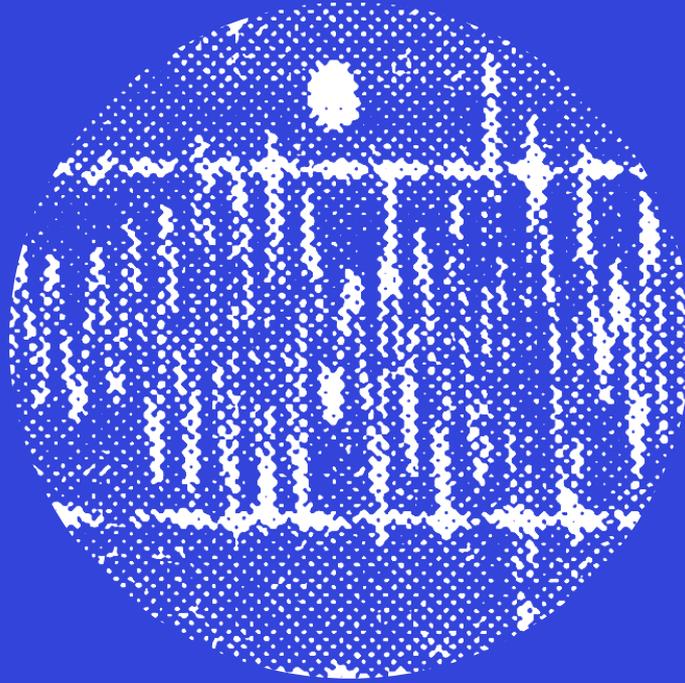


«Well, we must wait for the future to show, said Mr. Banks,
coming in from the terrace ».

Virginia Woolf, *To the lighthouse*, Londres, Hogarth Press, 1927

« Il suffirait que tu sois mon sismographe, tu n'auras pas grand-
chose à faire, capter et décrire, recueillir l'onde d'une perturbation
lointaine avant qu'elle ne se perde dans la poussière, c'est peu pour
toi et beaucoup pour moi ».

Nathalie Léger, *La robe blanche*, Paris, P.O.L, 2018



FAIRE TREMBLER LE TREMBLEMENT

Jérémy Damian

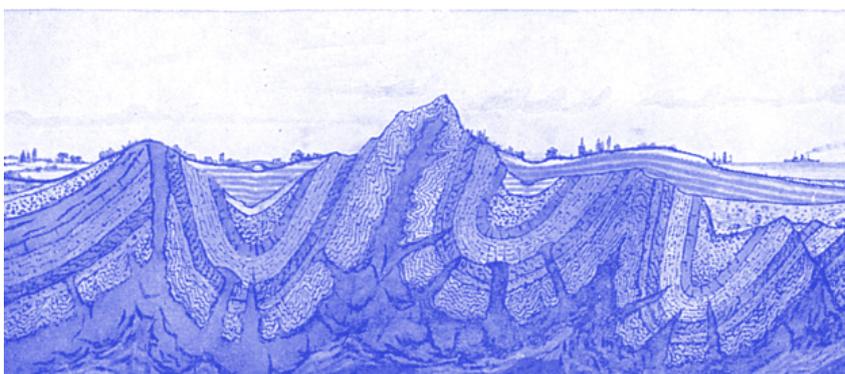
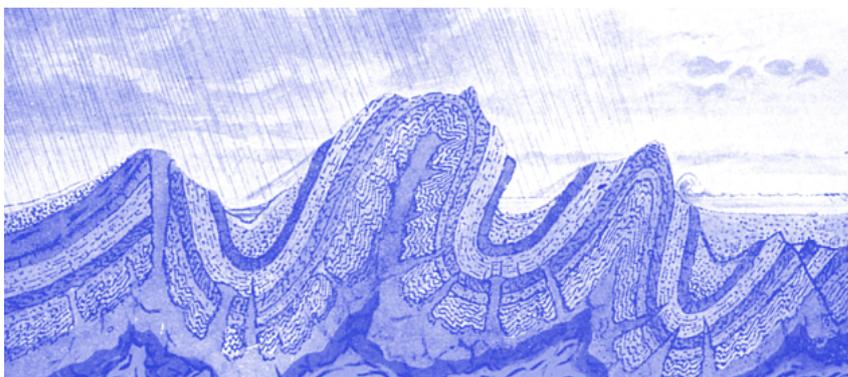


Entre le 13 et le 21 janvier 1975 se tint la première conférence chinoise relative à la prédiction sismologique. La Conférence Nationale sur les Perspectives de Tremblement de Terre en Chine y réussit ce qu'aucune autre agence, ce qu'aucun autre gouvernement ou laboratoire, ce qu'a priori aucun individu n'avait encore réussi pour des événements d'une telle ampleur. On pouvait lire dans le rapport conclusif : « Un tremblement de terre de magnitude 7, environ, peut se produire à Jianchuan, Xiaguan, Lijiang et Yongsheng, dans la zone sismique nord-sud, cette année ou l'année prochaine ». Autrement dit, la Conférence venait d'émettre une prévision en matière de tremblement de terre.

Dans l'année et demie qui suivit cette conférence, un tremblement de terre de magnitude supérieure à 7 se produisit dans chacune des quatre régions mentionnées dans cette prévision. Le séisme de Haicheng du 4 février 1975 de magnitude 7,3, le séisme de Longling d'une magnitude de 7,4 survenu le 29 mai 1976 à 200 kilomètres au sud-ouest de Xiaguan, le séisme de Tangshan le 28 juillet 1976 de magnitude 7,8 et, enfin, celui de Songpan de magnitude 7,2 du 16 août 1976. Quatre tremblements de terre majeurs secouèrent la Chine en l'espace d'un an et demi. Rétroactivement, la prévision formulée par la Conférence Nationale sur les Perspectives de Tremblement de Terre en Chine avait changé de statut, elle était devenue une prédiction. La première concernant un tremblement de terre. Et, à vrai dire, à ce jour, la seule.

Cette prédiction et les tremblements qui la confirmèrent firent suite à un autre séisme majeur survenu dans une région de l'est de la Chine particulièrement peuplée, à Xingtai, une décennie plus tôt, le 8 mars 1966. De magnitude 6,8, cet événement fut au moins autant sismologique que politique. C'était le premier grand tremblement de terre survenu depuis la prise de pouvoir de Mao Zedong et la fondation de la République populaire de Chine en 1949. Son épicentre proche de Pékin, ses dégâts considérables alarmèrent le gouvernement central. Le jour même, le Premier Ministre Zhou Enlai se rendit dans la zone sinistrée pour annoncer le lancement d'un programme de prévision des tremblements de terre en Chine. Aussitôt dit, trois mille six cents chercheurs d'une centaine d'institutions de recherche gouvernementales et universitaires se réunirent dans la zone de l'épicentre pour mesurer, prélever, observer, comparer tout ce qui pouvait l'être, avec la mission de comprendre ce qui s'était passé là pour apprendre à prévenir les dégâts d'un futur tremblement de terre et, pourquoi pas, le prédire.

En croisant certains phénomènes observés, tels que les petits tremblements de terre dont on modélise temporellement et spatialement les occurrences, les modifications des nappes phréatiques, les changements de comportements animaliers et deux répliques de magnitude 6,7 et 7,2 dans la même zone quinze jours plus tard, certains chercheurs estimèrent avoir trouvé des indices permettant d'établir une trame temporelle et un modèle capable de transformer les anomalies



observées en signaux précurseurs. Soit d'établir un faisceau de variables sur la foi desquelles établir une prochaine prédiction, encore plus ajustée. Deux ans plus tard, en 1968, tandis que les pays occidentaux vivaient des tremblements massifs de leurs corps politiques et sociaux, qu'à Paris on tremblait fiévreusement derrière les barricades du quartier latin, qu'à Prague un soulèvement ébranlait le bloc soviétique, qu'aux États-Unis l'assassinat de Martin Luther King secouait une décennie déjà pleine de soubresauts politiques et contre-culturels en faveur des droits civiques, en 1968 donc, se tenait en Chine la première Conférence Nationale sur les Tremblements de Terre. En s'appuyant sur les résultats encourageants de la campagne de Xingtai, les autorités y annoncèrent que, dans un délai de trois à cinq années, le pays serait capable d'émettre de véritables prédictions en matière de séisme et ce sans échec, sans fausse alerte et avec une marge temporelle suffisamment importante pour ne pas transformer la prédiction en une alerte trop tardive. De nouvelles variables

firent, à mesure, leur entrée dans la modélisation : perturbation de la gravité, altération des champs magnétiques terrestres, fluctuation des régularités météorologiques. Plusieurs années après, il fallut se rendre à l'évidence : aucune de ces variables ne permit d'établir de réelles prédictions en matière de tremblement de terre. Plus jamais après 1975 un séisme ne fut prédit. La prédiction sismologique, telle qu'annoncée et planifiée par les autorités chinoises, n'aura réellement été validée qu'une fois.¹

Je tiens à remercier Jérôme Vergne pour nos discussions passionnées autour de la sismologie qui ont alimenté les réflexions de ce texte. Je remercie également Joanne Clavel, Jacopo Rasmi, Dominique Quessada, Didier Debaise, Adèle Lhoutellier et Emeline Tournaire pour leurs lectures précieuses et leurs suggestions fécondes.

¹ Et encore, cela dépend de ce que l'on entend par « prédiction ». Sur les quatre séismes concernés par la prédiction de 1975, seule celle relative au séisme de Haicheng continue d'être considérée comme une prédiction possible, bien que controversée, par les scientifiques et les historiens (Wang, Chen, Sun & Wang, 2006).

Logique de la prédiction

Cet échec est-il le signe d'une promesse non tenue ou d'un espoir impossible ? Fabriquer des visions du futur relève, dans nos imaginaires, d'une activité largement science-fictionnelle, farfelue, le genre d'activité sortie d'une nouvelle de Philip K. Dick où des êtres étrangement « câblés » voient l'avenir (*pré-vision*) ou plus généralement le pressentent. C'est pourtant une activité hautement répandue. La plupart des États sont actuellement engagés dans des logiques de prédiction à long terme et d'anticipation ou d'atténuation des vulnérabilités (*mitigation*). Notre quotidien est lui aussi saturé de ce genre d'opérations prédictives qu'accomplissent les nombreux algorithmes qui anticipent et façonnent nos choix et nos préférences lorsque nous tapons une requête dans un moteur de recherche ou lorsque nous visitons un site de vente en ligne. Plus encore qu'une activité répandue, c'est (de plus en plus) une activité valorisée à tous les étages des prises de décisions, qu'elle concerne une grande compagnie, un pays, une agence internationale.² Cette activité se distribue en diverses formes de pratiques et d'expertises et s'échelonne d'un niveau individuel et privé à un niveau étatique, parfois international, politique et public. Entre le cabinet de la voyante du quartier, le laboratoire chinois de sismologie et le cabinet d'expertise en prospective pour le

Une prédiction n'est pas une prévision, une prospective n'est pas une prophétie, une anticipation n'est pas un oracle. Un point commun toutefois, ce sont tous des récits.

Conseil Européen, il y a certes de nettes différences quant aux méthodes employées, aux formats des demandes et des attentes qui leur sont adressées et, en conséquence, aux types de prévision(s) qu'ils émettent. Ce qui les distingue et, d'une certaine manière, les hiérarchise, relève de leur « puissance d'expression »³, c'est-à-dire de leur capacité à se détacher de leurs contextes singuliers d'énonciation et à se mettre à circuler largement dans l'espace biographique ou existentiel, social, scientifique, médiatique ou politique, à être relayés par des acteurs à différentes échelles, à différentes vitesses. Les prédictions portent plus ou moins loin, circulent plus ou moins vite et se mettent à valoir pour plus ou moins de monde.

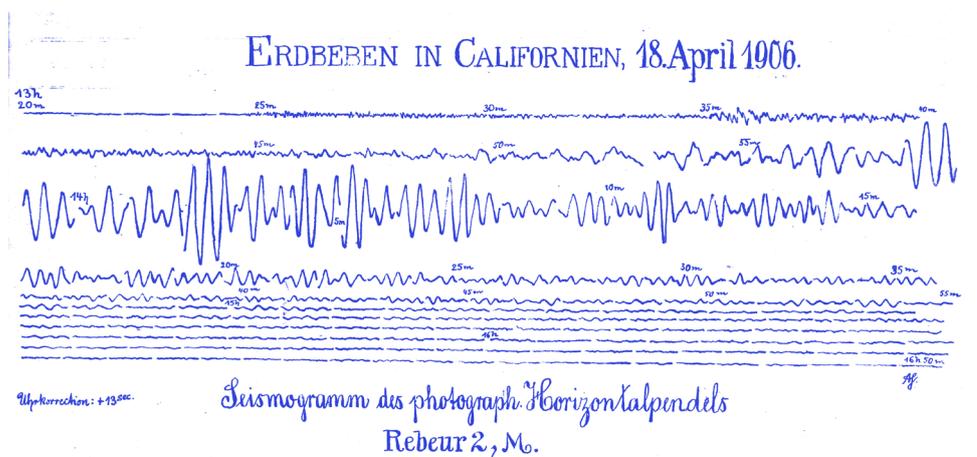
Les types de savoir-faire que convoquent la voyante, le sismologue ou l'expert en prospective ne doivent ainsi pas être confondus. Ils présentent

des spécificités propres quant aux types de prises sur le futur qu'ils produisent respectivement. Une prédiction n'est pas une prévision, une prospective n'est pas une prophétie, une anticipation n'est pas un oracle.⁴ Un point commun toutefois, ce sont tous des récits. Chacun de ces personnages ou institutions appuie son savoir-faire sur un régime d'énonciation, une manière de produire des énoncés censés encadrer ou accompagner une capacité à projeter un futur, à en discerner les contours — sans d'ailleurs forcément le clore ou strictement l'annoncer — et à l'engager depuis un point du présent qui s'en trouve transformé. Une futurologie : des discours qui modèlent des futurs.

Il en est un particulièrement présent médiatiquement qui s'appuie sur une futurologie de l'effondrement qu'incarnent, bien que différemment, deux livres retentissants publiés en 2015 : *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, et *L'effondrement de la civilisation occidentale* d'Erik M. Conway et Naomi Oreskes. Le second fusionnait les genres — l'histoire et la science-fiction — pour produire un rapport-fiction d'un historien qui écrirait depuis l'an 2393 sur l'effondrement de la civilisation occidentale. Le premier cherchait, en réaction à la plupart des récits sur la fin d'un monde, à échapper à la prise par l'imaginaire ou à une philosophie « essentiellement hors-sol » pour produire un tableau synoptique de grande ampleur, une vue d'ensemble de l'effondrement, une véritable science de l'effondrement : une collapsologie. Fini les conteurs, place aux ingénieurs. Chacun à leur manière, les deux livres faisaient récit d'une perspective effondriste, sur un mode ingénieur-prospectif pour le premier et rétrospectif science-fictionnel pour le second.

Les critiques du récit collapsologique sont nombreuses et parfois le fruit de malentendus ; certaines tiennent plus que d'autres.⁵ Sans s'attarder ici sur leur pertinence, notons qu'elles y relèvent toutes une même aporie. Un des défauts de la collapsologie serait de produire une langue mal tournée vers et envers nos futurs. Un mauvais art de construire des récits, en somme.

La prospective, l'ingénierie, la planification se recourent dans le type d'énoncés qu'elles produisent.⁶ Et ce type d'énoncés n'est en rien une aberration par rapport à nos modes de connaissance rationnels, positifs et gestionnaires. Il suit, au contraire, un motif typiquement moderne qui trame le fil du progrès avec celui de la maîtrise. La prédiction repose sur une promesse : devenir



- 2 Il existe, à ce titre, une littérature grand public qui analyse et vend les recettes d'une attitude « visionnaire » vertueuse. Voir, par exemple : Nassim Nicholas Taleb, ancien trader, reconverti en essayiste un brin poujadiste et auteur de best-sellers dont *Le cygne noir — la puissance de l'imprévisible*, 2007, Paris, Les belles lettres, 496 pages ; ou encore, Philip E. Tetlock et Dan Gardner, 2020, *Comment être visionnaire — la science de la prévision à la portée de tous*, Paris, Les Arènes, 443 pages.
- 3 Francis Chateauraynaud, 2011, *Argumenter dans un champ de forces — Essai de balistique sociologique*, Paris, Éditions Pétra, 484 pages.
- 4 Francis Chateauraynaud, 2012, « Des prises sur le futur — Regards analytique sur l'activité visionnaire », in D. Bourg et al., *Retour sur la société du risque — Actes du colloque de Cerisy, 3-10 septembre 2011*.
- 5 Voir par exemple François Thoreau et Benedikt Zitouni, 2018, « Contre l'effondrement : agir pour des milieux vivaces », in *Lundi matin #170*, <https://lundi.am/Un-recit-hegemonique> ou la synthèse en douze points de Yves Citton et Jacopo Rasmi dans 2020, *Génération collapsonautes — Naviguer par temps d'effondrements*, Paris, Seuil, pp.19-24
- 6 La voyance est volontairement laissée de côté ici. À l'inverse des autres récits futurologiques, elle est une pratique disqualifiée. Elle mériterait, à ce titre, une attention fine et déployée. Néanmoins, on pourrait se dépayser un peu en esquissant le fait que des pratiques oraculaires ont été liées à l'exercice du pouvoir en de nombreux endroits. On ne gouvernait pas, on ne prenait pas une décision d'importance, sans consulter l'oracle. Que l'on pense au Yi Jing, à la pythie de Delphes... Et pour chacun de ces exemples, il faudrait préciser à quel point il était établi que la connaissance de l'avenir ne pouvait être forcée sous peine de s'exposer à de grands dangers. Les séances ne fonctionnaient qu'au bon respect d'un cadre rituel fait d'égards et d'attentions pour l'oracle.

enfin capable, c'est-à-dire scientifiquement outillé pour connaître, comprendre et prévoir ce que nous ne pouvions, par le passé, que constater après coup. La connaissance n'arrivant toujours qu'un coup trop tard ou se dédiant à autre chose qu'à l'événement même. La logique de la prédiction se branche, en général, sur une logique de progrès, laquelle signe une réussite nécessaire, linéairement déployée dans le temps. Pour que ce progrès soit sensible et qu'il ait des effets, il demande, en conséquence, une certaine maîtrise. Vouloir prédire, c'est se positionner dans un rapport de maîtrise de son environnement. C'est d'ailleurs l'ambition qu'affichait clairement le président Mao à la suite du désastre de 1968 en annonçant que « les humains vaincraient la nature ». Le séisme de 1968 arrivait quatre ans après l'aboutissement du programme de construction de la bombe nucléaire. En 1970, la Chine allait envoyer un satellite artificiel dans l'espace. Tout paraissait alors possible. Vaincre la nature et faire des masses les véritables héros de l'Histoire, autre slogan de Mao Zedong : de quoi alimenter, par le progrès et la maîtrise, une politique de toute puissance centrée sur la prédiction d'un futur pourtant improbable. L'illimitation moderniste au carré.

À l'inverse, une des raisons qui pourrait expliquer le retentissement du récit collapsologique est sa manière de se déprendre de ces deux logiques tramées ensemble. Nous ne progressons vers rien, nous courons à la catastrophe, nous ne sommes pas en mesure de maîtriser les événements en cascade qui vont intervenir et faire s'effondrer nos mondes et nous ne serons pas sauvés.⁷ *Punto*.

Censée nous réveiller et créer les bifurcations pour l'avènement de futurs soutenables, la collapsologie ne déroge pourtant pas aux normes du récit futurologique. Son récit ambitionne la prédiction d'un futur et la justesse de cette prédiction.⁸ Elle s'octroie, au passage, encore un privilège : celui de la maîtrise du récit.

Plouf!

Un tableau paraît avoir médité sur notre condition contemporaine. Il nous parle d'une chute et, allégoriquement, d'un effondrement sur fond de fantasme d'illimitation. C'est celui de Pieter Brueghel, *La chute d'Icare*.

Au premier regard, une scène assez banale. Un paysan à la chemise rouge sang laboure son champ, son araire dessine sur son passage de larges sillons. Immédiatement derrière lui, au second plan, un berger entouré de ses brebis, appuyé sur un bâton, lève les yeux au ciel. Dans le coin inférieur droit, de dos, un pêcheur, dont le bonnet rappelle la chemise du paysan, lance sa ligne dans la mer. Derrière ces trois personnages, une baie, des navires, au loin une cité, des montagnes, un halo crépusculaire. Rien *a priori* ne semble relever d'une scène mythologique. On se croirait plutôt dans une pastorale ou dans une scène tirée des *Géorgiques* de Virgile, ce poème didactique dédié aux techniques et aux arts des champs, de l'élevage, de la sylviculture, au souci de la terre.⁹

La chute d'Icare ? Où ça ?

Juste au-dessus du bonnet du pêcheur, quelque chose attire l'œil si on se décide à y regarder à deux fois. Dans le coin inférieur droit du tableau, à l'aplomb d'un gros voilier, une paire de jambes maigrettes s'ébroue dans l'eau. Autour, des remous ou une légère écume suggèrent, au choix, des ébats ou l'effet de la rencontre d'un corps avec la surface de l'eau. De plus près encore, on jurerait discerner au milieu du bouillon quelques plumes volantes et éparpillées. Icare paraissait n'être nulle part ; il était en fait sous nos yeux mais aux trois quarts englouti sous l'eau. Deux mollets, la moitié d'une cuisse. Plus que la chute, Brueghel peint le moment où le jeune homme s'abîme en mer, son impact parmi le chahut des vagues. Il saisit le moment exact où Icare est en train de se noyer — dans l'indifférence générale. Ce n'est pas que les personnages présents soient indifférents à sa noyade, ils paraissent ne pas même l'avoir aperçu. Dans un angle mort du tableau, quelque chose a fait *Plouf!* Ce plouf, c'est Icare. Icare a chu.

Nul besoin d'insister davantage. Les sillons minutieux du paysan avec son âne et sa charrue semblent moralement dominer le tableau qui relègue, par contraste, l'allégorie pas-même au second plan du tableau mais sous sa ligne de flottaison du visible. Brueghel ne fait pas que condamner ou punir Icare, il le ridiculise.

On rabat souvent la chute d'Icare sur un péché d'orgueil, la juste conséquence d'un rêve de démesure. Icare se serait brûlé les ailes d'être allé trop haut, il n'aurait pas su tempérer son ardeur et s'arrêter à temps. Cette lecture, disons, dépeuple la scène. Et curieusement, ce dépeuplement est porté par le tableau lui-même. Il existe, en effet,

deux *Chute d'Icare* signées Brueghel. Les deux sont visibles à Bruxelles, l'une dans la collection du musée Van Buuren sur panneau et l'autre dans la collection *Old Masters* des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique sur toile. L'authenticité de l'une et de l'autre de ces versions n'est pas ici la question. Un détail frappe lorsqu'on les regarde successivement. Sur la toile des Musées royaux, manque un personnage crucial de la version sur panneau. Ce personnage est lascivement en train de voler dans les airs et, au passage, permet de saisir un peu mieux ce qu'est en train de regarder le berger. C'est Dédale, le père d'Icare.

Dans le livre VIII des *Métamorphoses*, avant d'en faire un récit de chute, Ovide fait du vol d'Icare le récit d'une libération. Icare revêt sur ses épaules l'artisanat merveilleux et délicat que son père, Dédale, leur confectionne à tous deux pour échapper à Minos et sortir du labyrinthe. Dédale est un homme ingénieux, un fin artisan, un inventeur hors pair. Plus encore, son artisanat explore des domaines étranges, « il travaille à des arts inconnus, pour une nature nouvelle ».¹⁰ Comme si cette libération n'était possible qu'à passer un pacte nouveau avec les éléments, à s'allier à eux autrement et à se disposer à ce remaniement ontologique : homme + ailes. Car Dédale choisit les airs.

La scène se passe un peu en hâte, il leur faut s'échapper ; l'urgence et la nécessité dictent leurs gestes. Ici aussi, il y a une prise et un pari faits sur le futur. Il en va de leur survie. Tout juste Dédale a-t-il le temps de prodiguer quelques recommandations à son fils. Ni trop haut, ni trop bas. « En plein ouvrage, en pleins conseils ses vieilles joues se mouillent, ses mains de père tremblent ». Icare s'envole, se réjouit « du vol fou » et trop vite se sent habité « par un désir de ciel ». Mais Icare n'est qu'un enfant encore inexpérimenté. Il s'égaré en chemin, se perd sur la route de sa propre libération. Il s'est condamné pour avoir cru, trop vite et un peu trop intensément, s'être libéré.

Brueghel n'est pas le seul peintre à s'être intéressé à ce mythe. Dans la version qu'en offre Charles-Paul Landon, exposée au Salon de 1799

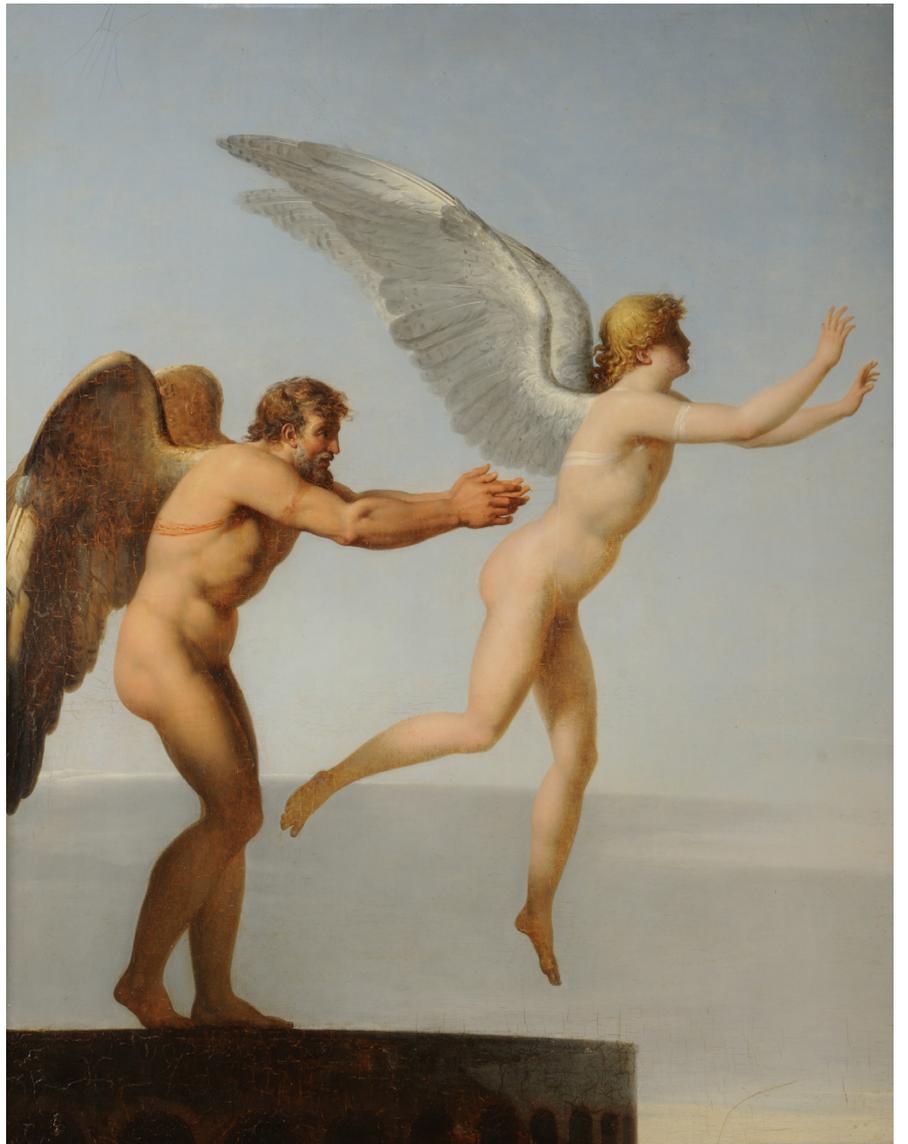
plus que tout autre chose nous avons besoin d'apprendre à chuter, à nous réapproprier la chute. Pour apprendre collectivement à sentir que chuter n'est pas tomber, encore moins s'effondrer.

7 Enfin, nous, les collapsos, avons un peu plus de chance de l'être que vous autres, parce que nous nous serons préparés entre nous. Et ne dites pas qu'on ne vous avait pas prévenu.

8 Contrairement à la posture de Günther Anders, que Jean-Pierre Dupuy nomme « catastrophisme éclairé », qui entretient un étrange rapport à la prédiction : prophétiser le pire pour ne pas qu'il advienne. Jean-Pierre Dupuy, 2002, *Pour un catastrophisme éclairé — Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 215 pages.

9 Virgile, 2019, *Le souci de la terre*, trad. Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 251 pages.

10 Ovide, 2017, *Les métamorphoses*, trad. Marie Cosnay, Paris, Éditions de l'Ogre, p.210



sous le titre *Dédale et Icare*, ce dernier s'intéresse également à la chute d'Icare en saisissant sa scène par un tout autre bout : son envol. Il saisit le moment où Dédale aide Icare à s'élever dans les airs ou, plus justement, et c'est cela qui trouble : à s'y jeter. Le tableau se tient, en quelque sorte, au bord de la chute ; il est, en ceci, le symétrique opposé de celui de Brueghel, le point d'imminence d'une chute que ce dernier avait lui aussi choisi d'occulter en n'en montrant que sa fin. On raconte que le tableau fut loué pour « sa composition plaisante et la suavité de ses couleurs¹¹ ». D'une manière toute différente de celui de Brueghel, il entretient pourtant un vif malaise par sa composition. Si Dédale paraît vouloir aider son fils, il semble tout autant, malgré lui, le précipiter dans le vide au bord duquel ils se tiennent tous deux. Icare ne s'est pas encore envolé, comment se fait-il qu'il soit déjà en proie au vide ? La composition du tableau est implacable dans sa physique. Le père élance le fils dans les airs. Pourtant, la ligne des épaules de Dédale est légèrement au-dessus de la ligne de ses mains, laquelle est au-dessus du centre de gravité d'Icare. L'analyse iconographique prend des allures de balistique. Si je cherche à lancer un objet le plus haut et le plus loin possible, je ne réussirai jamais mon coup si sa trajectoire commence en-dessous de la ligne depuis laquelle j'initie le mouvement ascendant. Icare chute avant même d'avoir commencé à voler. Ce n'est plus Icare qui chute ici, c'est le couple père-fils, c'est le trio qu'ils forment avec Minos et, de loin en loin, tout un paysage complexe d'éléments enchevêtrés qui, tous, auront concourus à cette chute funeste et dramatique. Icare n'a pas chu seul.¹² En observant la toile de Landon, on sent qu'au commencement était la chute, elle était inscrite dans l'acte même de libération que poursuivaient Dédale et Icare pour des raisons qui méritent d'être regardées et comprises mais qui ne méritent pas d'être résumées à la seule responsabilité du jeune homme. L'allégorie se transforme quelque peu. Nos rêves de grands et de pureté ne nous ont peut-être pas condamnés, après tout, puisque nous aurions toujours été et déjà sur le point de choir.

Chutons ensemble

La mise en regard de ces différents tableaux, de leur différente tentative de figuration de la chute d'Icare, nous apprend à raconter cette histoire autrement en vue des futurs qu'elle serait susceptible de participer à produire. Et pourquoi ne pas tenter une interprétation hasardeuse, anachronique et spéculative mais qui serait celle

Parler d'effritement ou d'affaissement ou même de délitement plutôt que d'effondrement, est-ce suffisant pour *tout* changer ? Est-ce une altération narrative suffisamment puissante pour que les récits que nous construisons collectivement et relayons de nos futurs changent de forme, de vitesse et de portée ?

dont nous pourrions avoir besoin : Dédale n'apprend pas à son fils à voler, il lui apprend à chuter. Et c'est ce qu'il a de mieux à lui transmettre. Car plus que de tout autre chose, plus peut-être déjà qu'une élévation, qu'elle soit morale, politique, spirituelle, toujours compliquée et coûteuse et qui crée des déceptions froides, des promesses non tenues, plus que tout autre chose donc avons-nous besoin d'apprendre à chuter, à nous réapproprier la chute. Pour apprendre collectivement à sentir que chuter n'est pas tomber, encore moins s'effondrer.

Dans son essai *L'art du combat* (2020), Coralie Camilli décrit l'apprentissage de la chute en Aïkido et le sens martial associé à cet entraînement. Si chuter n'est pas tomber, c'est en ceci que chuter suppose un caractère actif, la chute n'est jamais complètement subie. Bien sûr, celui qui chute vient *a priori* de subir une attaque, il est en moins bonne posture que son assaillant. Être en moins bonne posture n'implique nulle défaite, en tout cas pas automatiquement. Si chuter requiert un apprentissage, c'est parce que le mouvement de chute relève d'une trajectoire d'adaptation temporaire et réitérante. Tant que nous chutons, nous ne sommes pas en train de tomber, nous ne sommes pas vaincus. La chute n'est pas le lieu de la défaite, pas plus qu'elle n'est le moment de la dégradation. Comme l'écrit Coralie Camilli, « la chute n'a rien d'un abandon ou d'une capitulation, précisément parce qu'elle peut être recommencée un nombre indéfini de fois ».¹³ Alors bien sûr Icare s'est abîmé en mer, il a été défait, et c'est d'ailleurs ici, dans cette défaite que le mythe importe. Il nous implore d'apprendre à chuter en même temps qu'il nous met en garde des dangers de cet apprentissage. Si apprendre à chuter devait être notre priorité, cela requerrait de le faire en apprenant à retrouver le sol par le chemin le plus court, sans se couper de sa respiration, de ses sensations, sans se faire mal pour être prêt au moment où l'on se relèvera... jusqu'à la prochaine. Lorsque je chute, j'apprends à

sentir le sol non pas comme le point d'impact ou la surface sur laquelle je vais m'écraser mais comme un support qui me donnera à la hauteur de ce que je lui aurai au préalable abandonné.¹⁴

Alors, plutôt que de se moquer d'Icare, peut-être serait-il temps d'en faire une figure d'initiation. À sa suite, nous entrainer à chuter pour renouveler et repotentialiser les formes de l'espoir. C'est-à-dire se projeter vers l'écriture d'autres futurs, en ébréchant, d'une part, le récit si téléologique de l'effondrement sans, d'autre part, s'abandonner à l'espoir que nous serons sauvés.¹⁵

Cette brèche, c'est ce que tentent Yves Citton et Jacopo Rasmi dans *Génération collapsionaute* (2020) en plaçant un voisinage de l'effondrement d'autres termes à la sémantique proche — effritement, affaissement, délitement — susceptibles, pour peu qu'on les investisse bien, de faire bifurquer, pensent-ils, les imaginaires et les pratiques. Changer un mot et le récit change. Parler d'effritement ou d'affaissement ou même de délitement plutôt que d'effondrement, est-ce suffisant pour *tout* changer ? Est-ce une altération narrative suffisamment puissante pour que les récits que nous construisons collectivement et relayons de nos futurs changent de forme, de vitesse et de portée ?

Il serait trop facile de balayer d'un revers de main l'effondrement, et de le faire depuis le point de vue du récit. Peut-être vivons-nous un effondrement, plusieurs même. Cela n'implique pas forcément, nous l'avons vu, que nous soyons, nous, en train de nous effondrer. La pire des choses serait que ces effondrements nous effondrent. Nous apprenons à chuter pour ne pas en arriver là. Cela ne veut pas dire qu'il faille répondre docilement à toutes les injonctions d'adaptation, ni même de le faire en relevant les épaules et en dressant fièrement le menton, car cette demande est un des ressorts du néolibéralisme qui imprègne les couches géologiques de nos sociétés depuis quasiment un siècle.¹⁶ Ce serait la pire des attitudes,

11 Page Wikipédia sur Charles-Paul Landon — consultée le 25 octobre 2020.

12 Lorsqu'à leur tour, Picasso (1958 puis 1962 pour un petit dessin) et Chagall (1977), s'empareront du mythe, ils réhabiliteront ce paysage en le peuplant non pas du côté de la menace, mais du côté de la réception de la chute, figurant l'un et l'autre une assemblée de bras pour accompagner et réceptionner Icare qui ne chute plus seul mais au milieu d'autres.

13 Coralie Camilli, 2020, *L'art du combat*, Paris, PUF, p.54

14 Martin Givors, 2018, « La terre et l'acrobate — Récit d'une étrange collision », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°3, en ligne : <http://www.corps-objet-image.com/revue-coi-03/>, ou pour une tentative de déploiement de cette idée que danser est un art de chuter ensemble : Coline Joufflineau, Matthieu Gaudeau, Alexandre Coutté, Dimitri Bayle et Asaf Bachrach, 2020, « Chutes et attentions dans le Contact Improvisation », in *Implications philosophiques*, [en ligne] <http://www.implications-philosophiques.org/implications-epistemologiques/chutes-et-attentions-dans-le-contact-improvisation-1-2/>

15 Isabelle Stengers le répète souvent : « il nous faut cesser d'être *addicted* à la *salvation* ».

16 Barbara Stiegler, 2019, *"Il faut s'adapter" — Sur un nouvel impératif politique*, Paris, Gallimard, 336 pages.

moderniste et viriliste — l'art, précisément, de ne rien pré-sentir.

Si nous sommes dans l'effondrement et que nous ne nous effondrons pas, c'est peut-être qu'un autre événement, nous traverse, un autre motif, une autre crise, un autre geste que les termes « effritement », « affaissement », « délitement » ne capturent pas non plus : nous sommes en train de trembler. On sait à quel point dire « nous » est devenu difficile et est politiquement suspect. Ce « nous » n'est pas homogénéisant, il est même drôlement éclaté, inégalitaire dans les vécus et l'échelle des conséquences qui s'y étalonnent, en revanche c'est un « nous » qui renvoie vers ceci : tous et toutes des corps tremblants.

Physique de la rupture

Un séisme est un phénomène physique de rupture. Deux blocs de roche appuient et jouent l'un contre l'autre en exerçant des pressions inégalement réparties. Une faille est cette zone de contact où s'exercent deux types de force : une force verticale qui aura plutôt tendance à consolider le système et une force horizontale de cisaillement qui, elle, le fragilise. Le séisme survient lorsque la force de cisaillement excède la force verticale, qu'elle dépasse un seuil de rupture et provoque un glissement d'un bloc de roche sur ou sous un autre, comme lorsque, claquant des doigts, la pression exercée latéralement entre mon pouce et mon majeur déborde celle qui les fait peser l'un sur l'autre. Ce glissement libère une énergie, une onde sismique se propage et fait trembler la terre. Le séisme transforme un milieu sous pression dont il constitue le moment de rupture. Il documente ce qui se produit dans un milieu arrivé au bout de sa capacité d'adaptation.

Savoir si ce moment de rupture est prévisible est une question complexe et non tranchée. À court terme, le phénomène est imprévisible et erratique. Les sismologues sont, en revanche, statistiquement capables de prédire à long terme, de plus en plus finement, la *probabilité* d'un séisme de telle magnitude sur telle faille pour une échelle de temps donnée. Les séismes ne sont pas des phénomènes purement aléatoires. Ils s'intègrent dans une histoire (le cycle sismique) qui peut se matérialiser par des signes précurseurs. Qui pour recevoir de tels signes, les déchiffrer et les faire importer ?

En quoi le tremblement serait-il un motif ou un geste préférable à celui de l'effondrement ou de la chute pour faire le récit des futurs qui s'annoncent ? Et d'abord, quels « récits » ? Yves Citton et Jacopo Rasmi proposaient de considérer le travail d'écriture littéraire comme une opération sismographique.¹⁷ Mais que se passerait-il si nous inversions la proposition : l'opération sismographique comme écriture et comme récit ? Comme enregistrement et comme documentaire ? Non pas le récit du tremblement, mais le tremblement comme récit.¹⁸

Ses propriétés physiques de contagion, de subversion, d'expression de forces, de renversement, figurent déjà la trame d'un récit. Il est, pourtant, délicat de faire l'éloge du tremblement comme récit au mépris des dégâts qu'il occasionne, des vies qu'il prend. C'est avec prudence que l'on peut tenter d'en faire une figure opératoire qui traverse les échelles et secoue les corps de toutes sortes, qu'ils soient terrestres, animaux, sociaux, économiques, collectifs. Les récits n'ont pas de valeur positive en tant que telle. Ils sont

ce vis-à-vis de quoi se pose, à chaque fois et pour chaque situation singulière, un problème : par quels moyens repérer puis nourrir la nécessité de résister à un récit qui s'impose ? Comment rendre visibles des récits recouverts ou devenus inaudibles ? Comment faire importer des actes collectifs par lesquels d'autres récits alternatifs se mettent en place ? Il s'agirait donc, déjà, de se réapproprié une sensibilité aux récits eux-mêmes, à la gamme vaste des récits tantôt dévastateurs ou dépeupleurs, tantôt créateurs de nouvelles sensibilités et insistants dans ce qui s'impose unilatéralement. Et aucun des récits ne sera assuré, par avance, de ce que l'on jugera être le bon côté de la barrière. Là où la « narration » est une science de l'histoire bien ficelée, implacable dans ses logiques, démontable dans ses rouages, le récit s'apprécie à l'aune de ses effets : un art des conséquences et des métamorphoses.

Rien ne garantit en effet les effets d'un récit, c'est-à-dire sa manière de s'inscrire dans l'écriture, l'orientation, la composition, l'élan d'un temps qui se profile et s'élabore à mesure. J'aimerais pourtant avancer cette proposition : un récit qui tremble est un récit ouvert qui laisse plus de place et qui supporte les métamorphoses plutôt qu'il ne les fige. Ce qui fait trembler les récits, en premier lieu, c'est la réhabilitation de l'incertitude et de l'imprévisibilité. Les recherches du sismologue Jean-Robert Grasso aboutissent à une modélisation des séismes dans laquelle le système pris en compte « manifeste un degré de liberté plus grand que le chaos ». Alors certes, les tremblements de terre mettent au défi la science et ses capacités de prédiction ou d'anticipation. Mais ils la poussent à accepter, puis comprendre, ce qui fait qu'un système ne suit pas une loi physique attendue. Périodiquement, ils nous convoquent dans nos représentations des sols qui constituent nos milieux de vie, et nous rappellent que la terre n'est pas un amas solide et stable mais une formation en vibration continue, qu'elle a sa dynamique géothermique propre qui la conduit, en certains endroits et à certains moments, à relâcher de l'énergie au niveau des zones de faille. Ses tremblements sont un vitalisme.

C'est, en second lieu, l'appel d'Edouard Glissant en faveur d'une pensée des tremblements qui guiderait le tremblé nécessaire de nos manières de faire les récits de nos futurs : « *Nous devons, proposait-il, adopter des pensées de tremblements et non penser avec des pensées de certitude, de fixité, de doctrine. Une pensée de tremblement, ce n'est pas une pensée de la peur, ni de la crainte ou de l'hésitation, c'est la pensée qui refuse les systèmes raidis sur eux-mêmes. Et qui estiment que le monde tremble, physiologiquement, dans son devenir, dans ses souffrances, oppositions, massacres, dans ses génocides, dans ses bonheurs. Et notre pensée doit s'accorder à ces tremblements. Nous ne pouvons pas imposer au monde des systèmes mécaniques, nous devons essayer de suivre ce tremblement du monde et*

La physique, l'imaginaire — et, peut-être, la pratique — du tremblement convoquent une puissance terrestre profonde. Les récits qu'ils génèrent ne sont pas seulement des discours de la catastrophe, ce sont aussi des récits de puissance et d'affirmation en ceci qu'ils sont les marques et les effets d'un refus, d'un acte de non-adaptation. Les récits d'un milieu dont la physique ne tolère plus les injonctions d'adaptation et rompt.

17 « Le travail d'écriture littéraire apparaît comme une opération sismographique permettant de faire apparaître des *lignes de faille* (« traces indiquant le lieu où une catastrophe est susceptible de se produire »), des *points de fracture* (« point de fragilité situé sur une ligne de faille »), des *éclats de temps* (« fragment temporel qui ne se situe pas à la bonne place » dans la chronologie). Yves Citton & Jacopo Rasmi, Op. Cit., p.130

18 Pour ce renversement, je m'inspire d'une formule du philosophe William : « L'univers se constituerait par le récit des choses terrestres » — dont Didier Debaise discute l'actualité, les moyens d'en hériter et qui le mène à dresser le contraste entre le récit sur les choses et le récit des choses elles-mêmes. Le tremblement comme récit relève de cette seconde option. Didier Debaise, 2020, « Le récit des choses terrestres », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°4, p.72

peut-être que nous trouverons beaucoup plus de vérité que nous ne le faisons aujourd'hui ».¹⁹

La physique, l'imaginaire — et, peut-être, la pratique — du tremblement convoquent une puissance terrestre profonde. Les récits qu'ils génèrent ne sont pas seulement des discours de la catastrophe, ce sont aussi des récits de puissance et d'affirmation en ceci qu'ils sont les marques et les effets d'un refus, d'un acte de non-adaptation. Les récits d'un milieu dont la physique ne tolère plus les injonctions d'adaptation et rompt.

Rompre, ici, c'est ne pas s'obliger à tenir et à s'asphyxier dans l'état des forces contraires. Chez Glissant, le tremblement, c'est l'organique de la Terre contre la mécanique d'un monde raidi, figé et toxique. Les tremblements ne sont pas les maux que ce monde-là nous inflige, mais les soubresauts qui résistent et contestent les puissances qui, de l'intérieur, le fragilisent et le menacent. Ce ne sont pas des tremblements de faiblesse, écrit encore le poète, ce ne sont pas des tremblements d'hésitation, ce sont les tremblements de celui ou celle qui vit la vie du monde. Encore faut-il s'y accorder et trouver les voies, les failles, les énergies pour faire trembler le tremblement. Nous laisser être tremblé.e.s.

Ce qui veut dire, aussi, ne pas capituler devant les énigmes que de tels événements constituent ou émettent. C'était d'ailleurs tout l'art des oracles que de ne finalement pas prédire l'avenir. Il s'agit là de notre compréhension trop sauvage, car trop empreinte de nos obsessions modernistes pour un avenir meilleur. L'oracle comme salut; *addicted*, nous le sommes en effet. Les communautés qui prennent au sérieux les pratiques et dispositifs oraculaires savent qu'il s'agit, à travers elles, moins de prédire que d'ausculter et sonder une situation, de radiographier et de cartographier l'état des énergies en présence. De se laisser disposer dans et par un présent d'une manière qui nous décharge de la charge de devoir, à tout prix, en être l'auteur et le responsable, en laissant au monde, à nos milieux de vie, la possibilité de faire signe.²⁰

Coda — Des corps sismographes

C'est le régime de la prise sur le futur, sur le mode de la prédiction et selon le motif de l'effondrement qui doit être revu. Le tremblement nous oblige à d'autres pratiques et d'autres récits qui ouvrent des sensibilités autres. Non plus prédire mais être capable de pressentir au plus près.

Michaël Ferrier a tenu la chronique du désastre du tremblement de terre du 11 mars 2011 de Tohoku qui allait mener à la catastrophe de Fukushima.²¹ Ce séisme a libéré une énergie vingt-quatre mille fois plus forte que la bombe atomique larguée en 1945 à Nagasaki. Les semaines qui précédèrent le séisme, les pêcheurs de pieuvres de Tokushima furent surpris de leurs pêches miraculeuses. Le même phénomène avait été observé pour les tremblements de terre de Kobe en 1995 et de Nankai en 1946, dans des proportions analogues. Certains animaux manifesteraient une sensibilité non pas à l'événement « tremblement de terre » à proprement parler mais à ses prémisses.

Appelons-les des corps sismographes. Et faisons l'hypothèse que cette aptitude sensorielle n'est pas réservée aux poulpes ou aux autres animaux. Nous sommes des animaux humains et, parmi nous, certains et certaines manifestent l'étrange capacité à marquer à même leur corps le tracé d'infimes phénomènes, imperceptibles à la plupart des autres corps mais qu'ils et elles captent pourtant. Cette aptitude manifeste l'existence d'un plan de continuité sensible entre le corps terrestre sur le point d'être pris de tremblement et les corps vivants qui en pressentent les secousses et en vivent les signes précurseurs dans leur corps.

Un sismographe n'enregistre pas l'action d'un seul corps, son tremblé en suppose au moins deux. Celui qui tremble et celui par lequel le tremblement est senti, mesuré, tracé. Le tracé sismographique est un tracé d'ordre relationnel, il documente et témoigne d'une interaction entre un milieu et les corps (au sens physique du terme, le plus large possible), qui réagissent en ce qu'ils sont affectés par ce tremblement-même. Un tracé sismographique inscrit quelque chose de la perturbation et de la fluctuation d'une relation. Un sismographe ne capte pas qu'un tremblement, ne produit pas qu'une mesure, un fait. Il met en scène l'amplitude et la variation des modulations d'une interaction entre des corps. Ce tracé-là, pas moins que ceux que produisent les prospectives, les anticipations, les prédictions des experts en effondrement, vaut que l'on s'y attache.

Beaucoup de corps tremblants pourraient être appelés des corps sismographes. Et l'on verrait que leurs tracés (ses lignes) sont

Un tracé sismographique inscrit quelque chose de la perturbation et de la fluctuation d'une relation. Un sismographe ne capte pas qu'un tremblement, ne produit pas qu'une mesure, un fait. Il met en scène l'amplitude et la variation des modulations d'une interaction entre des corps.

déjà des récits ou des modes de régulation des récits et des futurs d'une communauté singulière. Que l'on pense, par exemple, à ces femmes paysannes qui, dans le sud de l'Italie étaient possédées des suites d'une morsure d'araignée, la *Lycosa tarentula*. Apathie, nausées et migraines, d'abord, puis douleurs, spasmes, tremblements. « La taranta fa scazzicare la iente », la *taranta* fait trembler les gens.²²

Les nombreux observateurs de ces crises se sont accordés pour décrire cette transe comme un tremblement et voir dans ce tremblement une danse. La morsure (qu'elle soit réelle ou symbolique, peu importe ici) induit un tremblement, lequel n'est pas que l'effet du poison mais le moyen par lequel l'évacuer. Le village tout entier se mobilise et se dédie à cet événement. Ceux qui, dans la communauté, connaissent la « magie des sons » se rassemblent autour de la *tarantata*, la possédée. Violons, guitares, mandolines, *tamburellos*. Les musiciens jouent sans relâche pendant plusieurs jours, souvent quatre, parfois six. Et personne ne lâche tant que la *tarantata* n'a pas expurgé le mal. Le tremblement est à la fois poison et remède.

La tarentelle n'est pas sans lien avec les tremblements, la terre et les prises sur les futurs. La morsure certes empoisonne, mais, elle rend également étrangement hypersensible celle qui a été mordue, notamment à la musique mais pas seulement.

Dans les mondes paysans, le rituel possédait une dimension cosmique par laquelle un plan de continuité entre les corps de *telle* communauté et de *son* territoire existentiel mais encore avec le cosmos, était convoqué, réaffirmé, célébré, soigné... « La danse est une façon d'ébranler la

19 Edouard Glissant, entretien avec Laure Adler pour l'émission Tropismes, France O, 2007.

20 Sur l'oracle, je renvoie à Katrin Solhdju, 2015, *L'épreuve des savoirs — Propositions pour une écologie du diagnostic*, Paris, Editions Dingdingdong, pp.190-211 et à Julien Bruneau, 2018, « Fabriquer le sens qui nous requiert », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°3, pp.122-139. Pour une lecture vivifiante du Yi Jing et de sa pratique, qui se démarque d'une « prédiction », cf. Cyrille Javary, 2003, *Le discours de la tortue — Découvrir la pensée chinoise au fil du Yi-Jing*, Paris, Albin Michel, 680 pages.

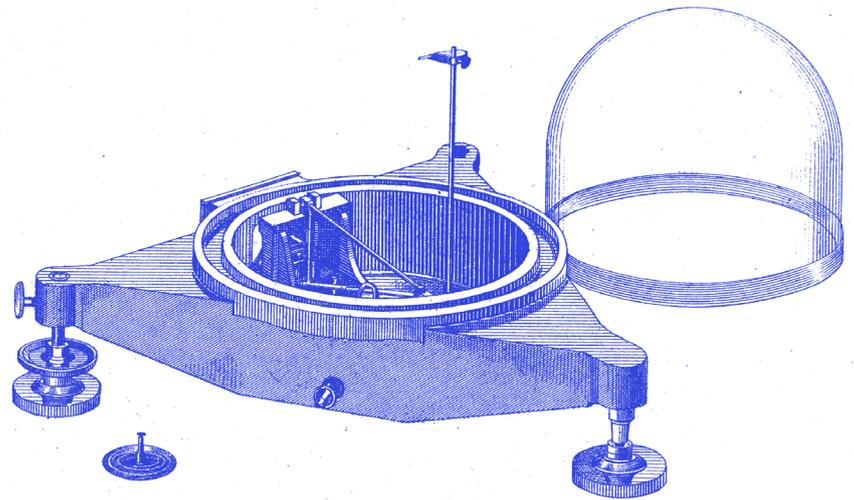
21 Michaël Ferrier, 2012, *Fukushima — Récit d'un désastre*, Paris, Folio, 308 pages.

22 Alèssi Dell'Umbria, 2015, *Tarantella! Possession et dépossesion dans l'ex-Royaume de Naples*, Paris, L'oeil d'or, 491 pages.

terre pour en solliciter les forces ».²³ Les *tarentate*, par la morsure, le poison, captaient la charge de sentir et de convoquer des forces et de le faire pour, c'est-à-dire au nom de, la communauté. La *tarentata* chute à terre, tremble et c'est tout le village qui se relève.

Les tremblements des *tarentate* firent, très tôt, l'objet d'une disqualification. Quand, pour les paysans, ces tremblements étaient une danse et le moyen de la cure, ils passaient, aux yeux des observateurs extérieurs, d'ailleurs nombreux à s'intéresser au phénomène, une pathologie. À partir du XVIIe siècle, le rituel de la tarentelle fut progressivement démembré par les autorités religieuses, puis médicales et même politiques. Elles en fixèrent la seule interprétation légitime : le tremblement cessait d'apparaître comme un moyen thérapeutique pour ne devenir plus que la manifestation d'un trouble psychique.

Or, cette manière de voir les choses loupe le tremblement, qu'à son tour, le récit de ces expériences serait susceptible de produire. Incapables de ne pas rabattre la crise, la transe, les tremblements, sur le soi, dès lors considéré comme abîmé, dégradé, malade, ces experts manquèrent le fait que ces tremblements prenaient place dans un cadre rituel. Ils en firent un événement hors-sol en le faisant rentrer dans la tête des femmes possédées. Alors que le tremblement de la *tarentata* — corps sismographe — captait, condensait, pour la communauté en son entier, quelque chose auquel elle donnait une forme et qu'elle concourait à réguler, dissoudre, peut-être guérir, pour une année au moins. Et par là, il s'agissait d'offrir à la communauté de quoi faire face à la perspective des petits effondrements qui, régulièrement, guettaient leur communauté : « Les paysans ne pouvaient bien évidemment qu'éprouver effroi et stupeur devant des événements destructeurs sur lesquels ils n'avaient aucun contrôle. Les occasions ne manquaient pas dans le sud de l'Italie : sécheresses prolongées, épidémies de malaria et de choléra, éruptions volcaniques, tremblements



Horizontal-Pendel.

de terre... Quand se déchainent des forces que les hommes ne peuvent ni maîtriser ni s'expliquer, la première mesure à prendre est d'empêcher que les dégâts ne prennent un caractère irréversible : et le dégât vraiment irréversible qu'avaient à craindre les paysans, c'était que l'effroi et la stupeur ne provoquent l'anéantissement de la communauté. Il s'agissait alors de convertir l'effroi et la stupeur en puissance collective ».²⁴

Les tremblements de la tarentelle ne peuvent être désolidarisés du milieu dans lequel ils prennent place, racine et sens. En quoi la tarentelle est un rituel terrestre qui met le présent en tension bien plutôt qu'il ne rassure quant à l'avenir. Le futur n'est peut-être pas une bonne métaphore. Plutôt qu'à le prédire et à en prescrire les formes, les tremblements nous offrent la possibilité de sentir et peut-être d'habiter, tant qu'il en est encore

temps, les profondeurs, les strates d'un présent encore épais sur le point de rompre. Un présent dont on ne peut dire de lui que l'on en tient la ligne narrative dominante puisqu'il ne se résume pas à une seule histoire et réclame que nous apprenions, au contraire, à multiplier, entremêler des trames narratives qui le mettent en tension. Se laisser être tremblé-e-s, ce serait alors « apprendre à être véritablement présent-e-s, à être davantage que de simples pivots évanescents entre un passé (affreux ou édenique) et un avenir (apocalyptique ou salvateur), à être des bestioles mortelles, entrelacées dans des configurations innombrables et inachevées de lieux, de temps, de matières et de questions, de significations ».²⁵

23 Ibid., p.127

24 Ibid., p.196

25 Donna J. Haraway, 2020, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, pp.7-8



BIBLIOGRAPHIE

Vinciane Adams, Michelle Murphy & Adele E. Clarke, 2009, « Anticipation: Technoscience, life, affect, temporality », in *Subjectivity*, n°28, pp.246-265

Laurence Allard, Alexandre Monnin et Cyprien Tasset, 2019, « Est-il trop tard pour l'effondrement ? », in *Multitudes*, n°76, pp.56-67

Julien Bruneau, 2018, « Fabriquer le sens qui nous requiert », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°3, pp.122-139

Coralie Camilli, 2020, *L'art du combat*, Paris, PUF, 145 pages.

Francis Chateauraynaud, 2011, *Argumenter dans un champ de forces — Essai de balistique sociologique*, Paris, Éditions Pétra, 484 pages.

Francis Chateauraynaud, 2012, « Des prises sur le futur — Regards analytique sur l'activité visionnaire », in D. Bourg et al., *Retour sur la société du risque — Actes du colloque de Cerisy*, 3-10 septembre 2011.

Qi-Fu Chen & Kelin Wang, 2010 — « The 2008 Wenchuan Earthquake and Earthquake Prediction in China », in *Bulletin of the Seismological Society of America*, vol.100 n°5B, pp.2840-2855

Yves Citton, Jacopo Rasmi, 2020, *Génération collapsonautes — Naviguer par temps d'effondrements*, Paris, Seuil, 270 pages.

Erik M. Conway & Naomi Oreskes, 2015, *L'effondrement de la civilisation occidentale*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 149 pages.

Didier Debaise, 2020, « Le récit des choses terrestres », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°4, pp.70-87

Alèssi Dell'Umbria, 2015, *Tarantella ! Possession et dépossession dans l'ex-Royaume de Naples*, Paris, L'oeil d'or, 491 pages.

Jean-Pierre Dupuy, 2002, *Pour un catastrophisme éclairé — Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 215 pages.

Michaël Ferrier, 2012, *Fukushima, Récit d'un désastre*, Paris, Folio, 308 pages.

Martin Givors, 2018, « La terre et l'acrobate — Récit d'une étrange collision », in *Revue Corps-Objet-Image*, n°3, en ligne : <http://www.corps-objet-image.com/revue-coi-03/>.

Donna J. Haraway, 2020, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, pp.7-8

Cyrille Javary, 2003, *Le discours de la tortue — Découvrir la pensée chinoise au fil du Yi-Jing*, Paris, Albin Michel, 680 pages.

Coline Joufflineau, Matthieu Gaudeau, Alexandre Coutté, Dimitri Bayle et Asaf Bachrach, 2020, « Chutes et attentions dans le Contact Improvisation », in *Implications philosophiques*, [en ligne] <http://www.implications-philosophiques>.

org/implications-epistemologiques/chutes-et-attentions-dans-le-contact-improvisation-1-2/

Ovide, 2017, *Les métamorphoses*, trad. Marie Cosnay, Paris, Éditions de l'Ogre.

Katrin Solhdju, 2015, *L'épreuve des savoirs — Propositions pour une écologie du diagnostic*, Paris, Editions Dingdingdong, pp.190-211

Barbara Stiegler, 2019, *"Il faut s'adapter" — Sur un nouvel impératif politique*, Paris, Gallimard, 336 pages.

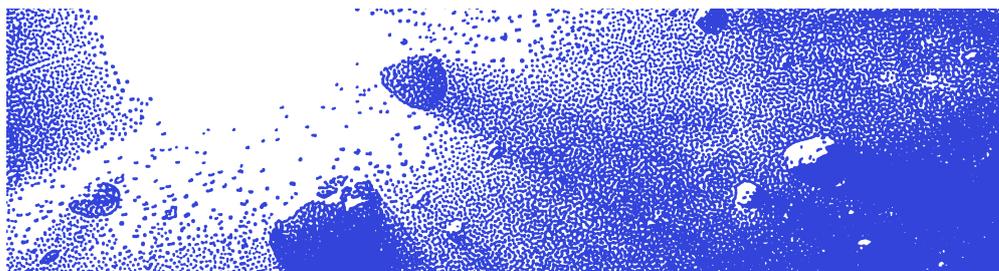
Nassim Nicholas Taleb, *Le cygne noir — la puissance de l'imprévisible*, Paris, Les belles lettres, 496 pages.

Yoko Tawada, 2012, *Journal des jours tremblants — Après Fukushima*, Paris, Verdier, 116 pages.

Philip E. Tetlock et Dan Gardner, 2020, *Comment être visionnaire — La science de la prévision à la portée de tous*, Paris, Les Arènes, 443 pages.

Virgile, 2019, *Le souci de la terre*, trad. Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 251 pages.

Kelin Wang, Qi-Fu Chen, Shihong Sun & Andong Wang, 2006, « Predicting the 1975 Haicheng Earthquake », in *Bulletin of Seismological Society of America*, vol.96 n°3, pp.757-795



ICONOGRAPHIE - CRÉDITS

Page 1 : Aperçu d'un sismogramme, Ecole et Observatoire de la Terre (EOST), Université de Strasbourg

Page 2 : "The Crumpling And Wearing Of The Earth", illustrations de Georges F. Morrell in *The Children's Encyclopedia*, Arthur Mee, 1908 - Photo : Photo Researchers / Science History Images / Alamy Stock Photo

Page 3 : Sismogramme réalisé avec le pendule horizontal mis au point par Rebeur-Paschwitz, Ecole et Observatoire de la Terre (EOST), Université de Strasbourg

Page 5 : _ Pieter Brueghel l'Ancien, *La Chute d'Icare*, c.1558 (œuvre originale) / Copie : Anonyme, c. 1583, huile sur bois, 63 x 90 cm, Musée van Buuren, Bruxelles. Open-Source : [En ligne]. <https://journals.openedition.org/ceroart/docannexe/image/2953/img-2.jpg>. Consulté en avril 2021.
_ Charles-Paul Landon, *Dédale et Icare*, huile sur bois, XVIIIe siècle, transfert de propriété de l'État 2013, Musée des Beaux-arts et de la Dentelle, Alençon. Cliché : David Commenchal.

Page 9 : Le pendule horizontal mis au point par Ernst Rebeur-Paschwitz, Nova Acta der Kais. Leop. Carol. Deutschen Akademie der Naturf., Bd. 60, Nr. 1, Halle 1892.

Page 10 et 11 : Atelier Poste 4

Graphisme : Catherine Silva - IPNS



Jérémy Damian est anthropologue. Ses recherches le conduisent à cartographier les pratiques de celles et ceux qui sentent des choses que d'autres ne sentent pas : des sensorialités aberrantes. Avec l'association Pli sur Pli, il tente de construire des milieux hospitaliers au cotoiement des savoirs académiques, des pratiques somatiques et des écritures contemporaines. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Corps-Objet-Image*.

Invité par le TJP et le Maillon dans le cadre du temps fort *Les Narrations du futur* (juin 2021, Strasbourg), Jérémy Damian esquisse ici une pensée du tremblement comme récit pour envisager le futur. Nourri de la sismologie et de son histoire, « Faire trembler le tremblement » ouvre une alternative aux récits de l'effondrement à travers une promenade entre différents motifs, de la chute au tremblement. Mis à disposition du public et de l'ensemble des acteur-ric-e-s du temps fort, ce texte constitue notamment une des ressources partagées avec les participant-e-s des laboratoires, comme matière première de leur rencontre et de leurs réflexions.

Remerciements à Jérôme Vergne, physicien à l'École et Observatoire des Sciences de la Terre, avec lequel Jérémy Damian a échangé autour de la sismologie aux prémices de l'écriture, et à Sébastien Soubiran, directeur adjoint du Jardin des Sciences de l'Université de Strasbourg.

Le contenu de cet article relève de la législation française sur la propriété intellectuelle. Il peut être consulté et reproduit sur un support papier ou numérique sous réserve qu'il soit strictement réservé à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra mentionner l'auteur et le titre de l'article, son année et contexte de parution :

Damian Jérémy, 2021, « Faire trembler le tremblement », Texte argument du temps fort *Les Narrations du futur*, co-organisé par le Maillon, Théâtre de Strasbourg - Scène européenne et le TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est, juin 2021.



TJP, Centre Dramatique National
Strasbourg – Grand Est
1 rue du Pont Saint-Martin
67000 Strasbourg
tjp-strasbourg.com



Maillon, Théâtre de Strasbourg
Scène européenne
1 boulevard de Dresde CS 50035
67083 Strasbourg cedex
maillon.eu